

Introduction de *Giancarlo Ruggero*
à la traduction italienne de l'ouvrage « Le Fils de l'Homme » de *Valentin Tomberg*^(*).

« Arrêtons-nous encore au jardin des oliviers. Ici fut renouvelée pour la dernière fois la décision, et ici commença la bataille qui s'acheva au Calvaire, et dura l'espace d'une demi-journée, et assura la rédemption du genre humain et la gloire de l'univers. La résolution renouvelée fut dans le moment où Jésus, après cette lutte intérieure qui est décrite, dit au Père : « Non pas ce que moi, je veux, mais ce que Tu veux Toi ». ayant ainsi vaincu la bataille avec lui-même, cette victoire fut le signal de la grande bataille. Laquelle ne fut point d'un homme contre des hommes, mais d'un seul homme pour tous les hommes, d'un seul Homme luttant contre Dieu, comme Jacob, et luttant contre les puissances maléfiques cachées dans les cœurs humains.¹ »

1. Une voie d'approfondissement des Évangiles

Le besoin d'embrasser du regard l'ensemble du développement des faits dont parlent les Évangiles, traverse l'histoire entière du christianisme, et se fait spécialement vivant dans les derniers siècles. Si, au dix-neuvième siècle, un tel besoin est pour la première fois partagé par la critique historique d'empreinte rationaliste, en faisant naître des œuvres célèbres comme celles de David Friedrich Strauss (1835-36) et Ernest Renan (1863), réunies par leur titre *Vie du Christ*, au-delà de l'intention d'expliquer des faits selon un ordre de causes valables pour tout autre fait de l'histoire, au vingtième siècle s'impose, d'une nouvelle façon, une exégèse des Évangiles d'inspiration religieuse confessionnelle, grâce à quelques œuvres originales et de longue haleine. S'en détache de celles-ci l'*Histoire du Christ* de Giovanni Papini (1933), qui unit parfois à la vivacité représentative, non exempte de certains tons crus et mordants propres à l'auteur, de profondes intuitions ; les deux œuvres classiques, respectivement de Romano Guardini, *Der Herr (Le Seigneur, 1937)* et de Giuseppe Ricciotti *Vita di Gesù Cristo* (1941), dont la première semble rénover, avec son caractère hautement formateur, l'intention pédagogique qui fut autrefois celle des Pères de l'Église, alors que la seconde représente une tentative très équilibrée de concilier la recherche historiographique d'avec les instances intangibles de la foi ; enfin *Life of Christi (Vie du Christ, 1959)* de Fulton Sheen, dans la préface de laquelle l'auteur avoue avoir pu l'écrire, grâce au fait de s'être trouvé « en des heures sombres et angoissantes, très près de la Croix » et que donc, tandis que si la doctrine exposée « est celle que l'on doit aux livres », la pénétration du Mystère à laquelle elle renvoie, elle, on la doit à la souffrance.² L'efficacité de cette œuvre de Sheen est le fruit d'une participation intime au drame décrit, dans la maturité et la lucidité d'une conscience renouvelée par son adhésion à la nouveauté du Mystère chrétien [christique, pourrait devenir de en plus exact. *ndf*].

L'investigation, inaugurée par Rudolf Steiner³ et à laquelle s'en tient Valentin Tomberg dans ses travaux sur le Nouveau Testament, n'enlève rien à ce qui de précieux a été réalisé dans le domaine de

(*) Valentin Tomberg : *Il Figlio dell'uomo — Il Nuovo Testamento nella dimensione de l'anima* (a cura di Giancarlo Roggero) — Estrella de Oriente ISBN : 88-87037-05-1.

Le titre original est *Anthroposophische Betrachtungen über das Neue Testament* (Première édition en copie dactylographiée. Tallinn-Rotterdam 1935-38; Deuxième édition en livre, Schönach/Bodensee 1991, **Achamoth Verlag**, une traduction française autorisée existe de cet ouvrage, chez **Achamoth Verlag** [Willi Seiß Taisersdorf /Bodensee — Première édition 2004 ISBN 3-923 302-23-1], traduite aux bons soins de **Véronique Borde & Peter Hansen** avec la participation de Robert Lorenzi.

¹ V. Fornari, *De la vie du Christ-Jésus*, (1869-1893), Livre II, Chapitre XI (5^{ème} édition, Turin, 1949, vol. II, pp.450-51).

² F. J. Sheen, *Vita du Cristo*, Prefazione, Naples 1960, p.15.

³ Rudolf Steiner naquit à Krejzljac (à l'époque en Autriche Hongrie, aujourd'hui en Croatie) en 1861. Déjà curateur des œuvres scientifiques de Goethe et auteur d'écrits philosophiques — dont le plus important, *Philosophie de la liberté*, parut en 1894 — il rendit publiques, à partir de 1900, les résultats et les méthodes d'une science du suprasensible, à laquelle il donna le nom « d'anthroposophie », en montrant l'application dans les divers domaines de la vie. Il mourut à Dornach

l'exégèse évangélique, au contraire, car elle est en mesure de le reconnaître et de la valoriser pleinement, mais elle voudrait toutefois l'intégrer sous un aspect. Une telle investigation qui dérive son nom de l'expérience cognitive humaine agrandie par elle, sans se laisser égarer, part de la constatation que ce qui apparaît aux sens ne représente qu'un aspect, le plus extérieur, des choses, lesquelles pour être connues, requièrent une vision de l'essence qui les rend concevables dans une lumière objective et universelle, fondement de toute attribution sur les choses elles-mêmes, qui transcende le flux transitoire de leur apparence.

La vision d'une essence présente dans tout acte cognitif, même le plus élémentaire, est la trace ou le souvenir d'une communion profonde avec l'essence connue, l'expérience de laquelle est d'une telle plénitude qu'elle doit être amortie, justement dans la pâle brillance de la vision d'essence, pour permettre au sujet humain de faire l'expérience de sa propre singularité et de déployer dans cette condition l'activité morale dont il est capable. L'investigation anthroposophique vise à reconstituer cette plénitude de communion, sans par ailleurs supprimer la conscience individuelle du sujet qui la vit. Elle accomplit cela au moyen d'une intensification de la vision d'essence, tout d'abord reconnue comme telle et donc développée au travers d'un exercice intérieur systématique, lequel fait appel à une capacité croissant au fur et à mesure du dévouement impartial au contenu de vérité des choses. En résultent des degrés progressifs d'une connaissance intérieure ou suprasensible, que Steiner appelle respectivement imagination, inspiration et intuition. Dans l'*imagination*, la vision d'essence se revêt du tissu formateur qui relie les concepts entre eux, en les développant dans un processus continu de métamorphoses. Dans l'*inspiration*, elle s'anime de la parole intérieure dont elle est, en tant que lumière du concept, à l'instar d'un reflet muet. Dans l'*intuition*, elle se réintègre dans la communion intime et pleine avec l'être connu.

Le développement de la connaissance, traité ici en lignes très brèves, permet un élargissement du domaine de l'expérience humaine, grâce auquel il lui est donnée de pénétrer dans une dimension intime des choses, normalement cachée, et pourtant annoncée à partir de leur apparence même. Alors que dans l'expérience sensible commune, nous saisissons des fragments singuliers du devenir, que nous réunissons ensuite en concepts unitaires, l'expérience suprasensible offre de ces fragments, non pas le simple concept, mais la synthèse dynamique qui les reconduit à la simultanéité d'un flux vivant, forme durable, mais non statique, de tout événement transitoire. Ce qui est autrement un simple fait, devient un acte, un processus vivant. Ceci vaut non seulement pour les phénomènes naturels et pour le Cosmos en général, mais aussi pour cet aspect du Cosmos lui-même qui en est le couronnement et le futur virtuel, à savoir l'histoire humaine. Un événement, une biographie, une époque expliquent leur sens dans un complexe de causes non circonscrites aux limites de l'existence terrestre, mais qui, naissant d'une sphère de liberté spirituelle essentielle, l'animent, le fécondent, le guident à sa fin.

Quand ce type d'investigation est appliqué aux événements qui se sont déroulés en Palestine, autour de la figure historique de Jésus Christ, le fait singulier se vérifie qu'ils apparaissent, non seulement comme des objets d'une telle investigation, mais comme leur *condition* même. Dans l'action du Christ sur la terre est reconnue la source de cette réintégration-là de la vie cognitive humaine dont l'investigation suprasensible est le fruit. Pour cette raison, Steiner put affirmer, au sujet d'une expérience qu'il a eue, peu avant d'inaugurer cette nouvelle orientation cognitive, de « s'être spirituellement trouvé devant le Mystère du Golgotha, dans la plus intime et profond solennité de la connaissance »⁴.

Nous pouvons alors comprendre en quoi consiste la contribution de l'investigation anthroposophique à l'étude des Évangiles. En dépassant la distance qui nous sépare dans le temps et dans l'espace, elle nous les rend vivants et présents avec le caractère concret de ce qui se déroule en acte. Les événements que les textes évangéliques annoncent, se montrent dans leur trame intérieure, en révélant des profondeurs inespérées. La pénétration dans les aspects cachés de la nature humaine, permet de jeter une

(Suisse) en 1925, près du *Goetheanum*, siège de la Société anthroposophique fondée par lui. À Dornach, on prend soin de l'édition complète de ses oeuvres. L'écrit principal pour s'orienter dans la voie cognitive de l'anthroposophie est *Geheimwissenschaft im Umriß [Science de l'occulte en esquisse]* (1909).

⁴ R. Steiner : *Mon chemin de vie* (1^{ère} édition allemande, 1925, **GA 28**), chapitre 26, 3^{ème} édition, Milan 1980, p.279.

lumière sur les voies et modes au moyen desquels l'action spirituelle du Christ délivre et élève le complexe de cette nature. Il ne s'agit pas, toutefois, de quelque chose qui veuille se substituer à la pratique religieuse ou à la réflexion théologique, quoique cela puisse en féconder les deux, en conférant un caractère concret spécial à l'une et en élargissant considérablement les horizons de l'autre. La contribution de Steiner veut rester telle qu'elle attende en effet que d'autres développent dans le domaine théologique et religieux, les germes posé par elle avec l'élaboration de ce mode cognitif et avec les premiers résultats réalisés par lui-même dans son application.⁵

Le voie indiquée par Rudolf Steiner de l'approfondissement des Évangiles, avec une méthode rigoureuse, eut par ailleurs ses précurseurs. Parmi ceux-ci doit être réappelé ici un docte prêtre italien, actif dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle dans le sillage de Rosmini et Gioberti : Vitto Fornari, né à Molfetta (Bari) en 1821, qui vécut à Naples et fut connu à son époque par quelques œuvres philosophiques et esthétiques, mais surtout par une étude monumentale en cinq volumes *Vita di Gesù Cristo*, publiée à plusieurs reprises entre 1869 et 1893.⁶ Ce qui fait de cette dernière une œuvre surprenante, c'est que celle-ci bien loin de se cantonner aux vicissitudes terrestres de « l'homme de Nazareth », prend son départ de la Genèse, pour arriver jusqu'à l'Apocalypse, en suivant phase après phase, le déroulement de l'histoire humaine. Pour Fornari, donc, le Christ n'est pas un fait parmi les faits de l'histoire, mais la condition, le sens et la fin de la même. Il la traverse donc entièrement avec Sa présence et Son action, et chaque moment d'elle peut être référé à Lui. Il est « le fait le plus grand et suprême de la Création auquel se nouent et sont suspendus tous les faits et toutes les histoires ».⁷

Il y a un passage du préambule de cette œuvre qui nous laisse entrevoir en une image vivante la beauté spirituelle qui l'imprègne, et qui mérite donc, quoique brièvement, d'être rapporté ici en entier :

Même la créature corporelle m'ouvre en Christ son sens occulte, lequel est la raison et la certitude de son être. Le ciel bleu, les étoiles flamboyantes, l'ample horizon, la Lune qui surgit riieuse derrière le Vésuve, ou qui se dissimule silencieusement dans la mer entre Capri et le Cap Misène, la cadence mesurée des vagues qui sans fureur viennent mourir sur la plage, le chant des oiseaux à l'aube, les mille harmonies secrètes des natures diverses, et tout spectacle des choses créées, lequel suscite en moi un pressentiment vague et suave de l'infini, moi je le comprends et j'y lis le symbole ou le souvenir de l'union entre la nature divine et humaine en Christ. La rose vermeille qui conçoit le pur rayon du Soleil et l'éclôt ensuite, revêtu de sa propre substance à elle, moi j'entends aussi son langage, et j'y discerne un signe de la Vierge qui met au monde son créateur. Et ainsi quand je vois la graine qui, ayant été mise en terre et mortifiée, ressuscite dans l'épi, et donc un sacrifice précéder toujours à la gloire, et à la joie, la douleur, moi je vois alors Christ, et l'abaissement de la divinité, et la passion du crucifié et l'honneur infini du ressuscité. [...] Ainsi l'univers, à cause d'un mystère, se comprend et explique tout, parce que tout est signe du Christ ou soupire en Christ, et Christ est la raison et la vérité de tout.⁸

2. Valentin Tomberg et l'exégèse anthroposophique des Évangiles

⁵ Dans un colloque avec le théologien Friedrich Rittelmeyer –voir plus loin, à la 2^{ème} partie de cette introduction), par exemple, ayant eu lieu en 1917, il avait déclaré : « Quant à moi, pour ce qui concerne la tâche de ma vie, je dois me limiter à l'occulte, autrement je n'en viens pas à bout. L'aspect religieux est votre tâche ». (F. Rittelmeyer, *Ma rencontre avec Rudolf Steiner* 1^{ère} édition allemande 1928, Stuttgart 1980, p.95). Il s'exprima de manière similaire à l'occasion du premier cours donné aux théologiens de la *Communauté des Chrétiens*, en 1921.

⁶ D'autres oeuvres de Fornari sont : *De l'harmonie universelle* (1850), *De l'art de dire* en quatre volumes (1857-1862) et *De l'âge d'or du genre humain* (posthume, 1904).

⁷ V ; Fornari, *op. Cit.*, Proemio (préambule), vol. I, p.12.

⁸ À l'endroit cité précédemment, p.13.

Dans la préface des *Considérations anthroposophiques sur le nouveau Testament*, Valentin Tomberg mentionne quelques-uns des « amis qui dirigent la *Communauté des Chrétiens* » aux « précieux travaux desquels », portant sur le même argument, il se considère redevable, en espérant qu'elles soient lues et étudiées par ses mêmes lecteurs. La *Communauté des Chrétiens* est un « mouvement pour le renouveau religieux », né en Allemagne en 1922, consécutif à l'initiative d'une groupe de théologiens ou personnes intéressées dans la théologie, en grande partie des jeunes, provenant du monde protestant, lesquels s'étaient adressés à Rudolf Steiner pour avoir des indications sur comment redonner de l'âme et de la profondeur à une vie religieuse qui languissait dans les coutumes d'une pratique toujours plus réduite à une simple forme au fur et à mesure que le sans-gêne d'une critique biblique abstraite et mutilante l'eut vidée de ces contenus intimes qui étaient la raison même de son existence. Guidé à ses débuts par Friedrich Rittelmeyer (1872-1838), prédicateur évangélique déjà renommé qui s'était rapproché de Rudolf Steiner, après une confrontation tourmentée avec les points saillants de son penser, le mouvement de la Communauté des Chrétiens réhabilita, en opposition avec la coutume protestante, la pratique des sept sacrements, dont le rituel fut restitué à l'essentiel de leurs formes, à savoir en les rendant capables de servir de médiateurs à leur contenu transcendant et de puiser à ce même contenu un aliment pour la théologie et la critique biblique en constituant jusqu'à nos jours, grâce aux motifs de spiritualité cultivés à partir de ce contenu, un ferment et un modèle au sein de la chrétienté.

Le renvoi de la part de Tomberg à Friedrich Rittelmeyer, Hermann Beckh et Emil Bock, pourrait sembler, sinon une formalité, un acte de gratitude sincère à l'égard des auteurs qui l'ont précédé et auxquels il doit de nombreuses stimulations et éclaircissements. Et il en est ainsi de fait. Toutefois, ce renvoi peut nous révéler, à la distance du temps depuis lequel nous regardons les faits à partir d'une perspective plus élevée, un lien, une allusion, qui ne fut probablement pas intentionnelle non plus pour le même Tomberg. Il résulte d'une confrontation du caractère de chacune des contributions à l'étude des Évangiles offert par les quatre auteurs. Si l'on considère la nature intime de telles contributions et si l'on perçoit comment elles ne sont pas fortuitement l'une à côté de l'autre, mais se complètent mutuellement, en constituant dans leur ensemble un parcours au travers des moyens fondamentaux d'aborder, avec l'aide de l'anthroposophie, la substance de ce que les Évangiles transmettent, ou plus généralement, les livres du Nouveau Testament.

Les travaux les plus importants de Rittelmeyer auxquels fut en mesure de puiser Tomberg, sont : *Meditation. Zwölf Briefe über Selbsterziehung* (*Méditation. Douze lettres sur l'éducation de soi*, 1^{ère} édition 1929) et *Briefe über das Johannesevangelium* (*Lettres sur l'Évangile de Jean*, circulant à partir de 1930-32, sous forme dactylographiée, publiés en livre en 1938). Le premier, son écrit le plus représentatif, illustre, aux fins d'une pratique méditative ordonnée, les rapports existants entre les sept prédicats du Je-suis (« Je suis le pain de vie », « Je suis la lumière du monde », etc.), les sept miracles et les sept degrés de la Passion comme ils résultent de l'Évangile de Jean, et selon un critère de corrélation, qui constitue l'aspect le plus original de son exégèse auquel Tomberg sera débiteur jusqu'à la phase finale de son propre itinéraire spirituel.⁹ Le second reprend sous une forme plus ample et étendue certains arguments du premier. Un motif traverse, comme une interrogation constante, l'œuvre entière de Rittelmeyer : celui du Je dans le mystère de son caractère originaire qui ramène l'affirmation la plus élémentaire de l'être humain à la vie insondable de l'être de Dieu. « Le Je est le miracle authentique de la Terre », écrit le théologien allemand dans la première de ses *Lettres sur l'Évangile de Jean* consacrée aux « mystères du Je », en expliquant plus loin :

Christ n'est pas venu à nous pour nous montrer quelque chose que nous ne pourrions jamais avoir, au contraire, il est venu pour nous donner tout Son Je comme notre Je réel. « Je en eux » Avec cette parole, Christ conclut sa prière sacerdotale et avec elle l'œuvre même de son annonce. [...] *Si l'être humain pouvait faire parler en lui le Je pur, le Je le plus profond, alors il serait dans le*

⁹ Un des ultimes travaux de Tomberg est consacré à la figure de Lazare (*Das Wunder der Auferweckung des Lazarus in der Weltgeschichte* (*Le miracle du réveil de Lazare dans l'histoire universelle*), publié dans le recueil intitulé *Lazarus kommt heraus ! (Lazare sort !)*, Bâle 1985) et repropose, dans l'étude des sept sacrements, la méthode d'exégèse entamée par Rittelmeyer.

Père, et le Père en lui. Puisqu'il ne peut pas faire cela, intervient le Christ comme « Lumière du monde ». Dans cette lumière, le Je accomplit un bain purificateur. Il n'obtient pas seulement la rémission des péchés, mais il se baigne en se purifiant dans le Christ. Dans la lumière du Christ, s'allume son propre Je.¹⁰

De semblables considérations reviennent fréquemment dans les écrits de Rittelmeyer. Son investigation sur les Évangiles se focalise sur le mystère du Je-suis, qui s'est manifesté en Christ en irradiant comme une aube d'éternité, dans la conscience humaine. De là le caractère tendancielle *métaphysique* de sa recherche, selon une métaphysique qui puise son principe de l'événement profond, et pourtant universel, de la nouvelle Création.

Tout différent est le mode d'aborder les Évangiles de Hermann Beckh (1875-1937), déjà professeur d'orientalisme à l'université de Berlin, auteur d'un travail de valeur sur *Bouddha et sa doctrine*, et musicologue, initiateur lui aussi de la Communauté des Chrétiens. Vers la fin des années vingt, il se consacra intensément à une recherche autour des rythmes cosmiques dans la narration des Évangiles de Marc et de Jean, dirigée entre autre à rectifier les résultats des recherches analogues menées par des spécialistes allemands, lesquels, à la lumière du caractère présumé astrologique des Évangiles, spécialement celui de Marc, en venaient à nier l'existence historique de Jésus. Fruit de la recherche de Beckh est l'œuvre *Der kosmische Rhythmus der Sternenschrift im Markus Evangelium und im Johannes Evangelium* (*Le rythme cosmique de l'écriture stellaire dans l'Évangile de Marc et dans celui de Jean*, 1928 et 1930), en deux volumes, consacrés respectivement à chacun des deux Évangiles en question.

L'investigation de Hermann Beckh n'est pas une comparaison extérieure de la narration évangélique avec les données astrologiques qui s'avèrent reflétées en elles, mais une pénétration dans la séquence des images de la narration elle-même, pour laquelle ces rapports se révèlent comme le secret de composition d'une grandiose œuvre d'art, qui est la vie même du Christ sur Terre :

Tout comme nous pouvons nous élever à l'idée qu'en Christ un être spirituel de nature supérieure, un être céleste, s'est uni avec la réalité terrestre, de la même façon nous pourrions comprendre comment les faits singuliers de la vie terrestre du Christ, toute la série des événements survenus en Palestine au tournant des Âges [...] sont l'expression imaginative d'un événement spirituel, d'un événement céleste.¹¹

Les trois ans de l'œuvre Dieu-Homme apparaissent alors comme un triple passage du Christ au travers de la voûte céleste selon un parcours ascendant comparable à celui de trois cercles ou spirales ou trois octaves consécutives. La personnalité terrestre du Christ, pourtant reconnue dans sa réalité historique, est d'une certaine façon élevée dans le devenir cosmique stellaire qui en scande les destinées. Les recherches pionnières d'Hermann Beckh visent à appréhender surtout l'aspect cosmologique des Évangiles.

Les écrits d'Emil Bock (1895-1959) nous introduisent dans un climat encore différent, théologien diplômé (*licencié en théologie*), mais non encore pasteur aux temps de la fondation de la Communauté des Chrétiens, dont il assumait la direction après la mort de Rittelmeyer. En se disant reconnaissant pour ses travaux, Tomberg se réfère, selon toute probabilité aux *Beiträge zum Verständnis der Evangelien* et aux *Beiträge zur Übersetzung des Neuen Testaments* (*Contributions à la compréhension des Évangiles* et *Contributions à la traduction du Nouveau Testament*) composées de 1927 à 1933, parallèlement à une version nouvelle du Nouveau Testament qui est la sienne, laquelle a longtemps circulé sous une forme dactylographiée, avant d'être publiée en livre). Dans les *Beiträge* coexistent deux manières différentes d'aborder le contenu des Évangiles.

¹⁰ F. Rittelmeyer, *Lettres sur l'Évangile de Jean*, 4^{ème} édition, Stuttgart 1999, chapitre 1, pp.21, 26 (italiques de l'auteur).

¹¹ H. Beckh : *Le rythme cosmique dans l'Évangile de Marc*, Bâle 1928, Introduction, p.12.

La première se préoccupe de fournir les « catégories » d'une lecture spirituelle des mêmes, au moyen de comparaisons entre les narrations diverses et des observations sur l'architecture de leur composition, à la lumière de certains résultats fondamentaux de l'enquête anthroposophique. Tomberg devra beaucoup à tout ce qui fut systématiquement composé par Bock avec cette méthode. La seconde manière prélude à ce qui sera le trait caractéristique des œuvres successives de cet auteur.¹² Elle consiste à faire parler les événements sur l'arrière-plan de leur ambiance historique, en faisant que sur ce dernier, ils respirent, en se dilatant dans une atmosphère plus ample, dans laquelle tout élément est assumé dans une conscience supérieure, et restitué au sens qu'il reflète dans le développement dramatique. Les personnages qui gravitent autour du Christ apparaissent dans toute leur humanité, mais sur elle se fonde une présence qui accorde et trame leurs destins avec la délicatesse majestueuse d'une lumière aurorale. Le prototype de ce mode d'expérimenter l'histoire est ce qui advint dans l'atmosphère sacrée du Cénacle, alors que le Maître réunit pour la dernière fois ses disciples :

Ici dans le Cénacle [...] le Seigneur, accomplissant le passage de l'ancien festin pascal à une nouvelle action sacramentelle, a élevé l'acte humble de rompre le pain à la plus sacrée des célébrations et offrandes à ses commensaux, le pain et le vin comme son corps et son sang. Ces souvenirs font de cette atmosphère plus que de n'importe quelle autre sur la Terre, un dôme rempli de silence. [...] Rompre le pain a été élevé en sacrement. Une atmosphère nouvelle de l'âme se forme grâce à la force évocatrice de se souvenir qui tire un aliment de l'action sacramentelle. Ce qui advient au Cénacle sert de pont entre l'Évangile et les Actes des Apôtres et conduit donc des événements silencieux de Jérusalem au grand drame de l'histoire chrétienne.¹³

Comme l'eucharistie rend le Christ présent dans les dons offerts sur l'autel, de même les événements passés se font présents dans la conscience de l'historien, réacquérant, dans la lumière de leur sens ultime, la vie que le temps leur a soustraite. Le développement des Évangiles de Emil Bock est au sens éminent un développement historique.

Dans les *Considérations anthroposophiques sur le Nouveau Testament* de Valentin Tomberg, on retrouve quelque chose de ce qui a été traité par les trois auteurs mentionnés ici, mais avec, en plus, une composante originale. Ce en quoi elle consiste, on peut le comprendre en considérant l'attention spéciale qui est adressée en elles à ces moments-là de la vie du Christ, dans lesquels Il expérimente radicalement la propre condition humaine, à savoir durant les tentations dans le désert et pendant la Passion, dans le jardin de Gethsémani jusqu'au Golgotha. Le secret et la force des *Considérations* de Tomberg sont le fruit d'une capacité extraordinaire d'identification avec cet aspect de la nature du Christ. On pourrait penser qu'on arrive à une « vraie » compréhension de l'être du Christ en en considérant surtout le côté céleste et cosmique, auquel l'aspect humain ne serait que le réceptacle ou l'ombre. En réalité, le mystère qui s'accomplit en Lui, est celui de la fusion intime de la nature divine et donc aussi céleste et cosmique, avec la nature humaine, et l'accession de celle-ci en celle-là. Cela n'advient pas au moyen d'un processus harmonieux et indolore dans toutes ses phases, comme serait celui résultant de la seule action des forces célestes. L'état déchu de la nature humaine comporte aussi que ce mystère s'accomplisse au travers du drame et de la douleur. On a la culmination de ces phases à partir de la nuit au jardin de Gethsémani, alors que la volonté humaine du Christ accepte d'assumer sur soi tout le mal qui, à partir de la faute originelle, a agi dans l'humanité. C'est une résolution suprême d'amour, pour laquelle se concentre sous forme de douleur la somme des erreurs morales commises par l'humanité dans le cours de toute l'histoire passée et

¹² On se réfère ici spécialement à un commentaire historique grandiose de la Bible, en sept volumes plus un sur l'Apocalypse. De ceux-ci certains ont été publiés en Italie par les *Edizioni Arcovaleno di Oriago*.

¹³ E. Bock : *Das Evangelium. Betrachtungen zum Neuen Testament (L'Évangile. Considérations au sujet du Nouveau Testament)*, Stuttgart 1984, pp.450-451. Chapitre sur « L'histoire de Pâques dans les quatre Évangiles ».

future. En ce moment-là, le Fils de Dieu, qui avait déjà endossé la nature humaine, s'y identifie totalement ; en se rendant à toutes fins utiles « Fils de l'homme ». Comme tel, il affrontera la Passion pour réaliser donc, avec la Résurrection, le parfait modèle de la divino-humanité.

L'investigation sur les Évangiles de Valentin Tomberg dérive d'une identification de la volonté d'avec la volonté qui a fait naître le Fils de l'homme. Afin que cela soit possible, devait advenir dans le sujet humain une transformation des processus dans lesquels se déploie la volonté. Normalement celle-ci suit les traces des raisons, à savoir des idées, diversement mises en relation à la réalité sensible et auxquelles on donne un consentement. La partie sensitive de l'être humain reçoit des impressions que la partie rationnelle élabore activement sur la base de la vision d'essence objective. De cette élaboration mûrissent les propositions, et aussi celles actives de la volonté, qui débouchent ensuite dans l'action extérieure dont l'organisation du système moteur est l'intermédiaire. Il peut maintenant advenir que la volonté, au lieu de déboucher dans l'action extérieure, se dirige intérieurement vers un être connu, auquel elle adhère avec un dévouement intense. Dans ce cas, les forces qui normalement se réalisent vers l'extérieur, changent leur direction et d'actives, elles se font passives, réceptrices. Elles commencent dès lors à *percevoir* là où autrement elles agissaient.¹⁴ Ce qu'elles perçoivent ne sont cependant ni des contenus sensibles, ni des idées (essences), mais des actes et courants de volonté provenant d'autres êtres, actes et courants qui ont des formes et degrés d'exercices différents. Si l'être dont ils proviennent est le Christ Jésus, ils coïncident avec un courant de grâce et de révélation, auquel correspond dans l'âme une attitude de dévotion calme et silencieuse. Des perceptions de ce genre servent de toile de fond aux expériences dont dérivent les *Considérations* de Valentin Tomberg, lesquelles, d'autre part, se servent amplement des résultats déjà réalisés par Rudolf Steiner sur les voies de l'investigation anthroposophique. Par conséquent le même Tomberg déclare comme sources de son travail « l'anthroposophie de Rudolf Steiner » et « ce qu'il a pu retirer du travail fondé sur elle », en le développant seulement dans une certaine direction.

Si nous voulons appeler « mystique » la perception immédiate du contenu de volonté qui s'exprime dans un autre être, en ce cas dans la personne du Christ qui s'est totalement identifiée avec la nature humaine, nous pouvons dire que les commentaires de Tomberg sur l'Évangile sont les plus *mystiques* parmi ceux inspirés de l'anthroposophie. En partant d'un profond dévouement du vouloir à la réalité humaine du Christ, ils entrouvrent un courant de révélation attachée aux mystères les plus sublimes de son être. Celui qui, en ce qui concerne le drame du jardin de Gethsémani, a pu écrire : « En cette nuit-là naquit le pur *amour humain*. Si le Christ apporta sur la Terre l'amour divin, l'amour des mondes spirituels, Il dut aussi expérimenter l'amour humain sur la Terre pour réaliser sa divino-humanité. Chez le Christ Jésus devait s'accomplir l'union du plus haut amour de l'être divin avec le plus haut amour de l'être humain terrestre ».¹⁵ Lui-même décrira ensuite avec les paroles suivantes l'arrière-scène occulte de la mort du Christ ; « Le trépas dans l'être d'un autre Je n'est possible qu'au travers de la sphère qui constitue le fondement originaire et la patrie de tous les Je humains, à savoir la sphère du *Père*. Tous les Je humains sont nés du Père, ils subsistent dans le père et de la sphère du Père seulement, peuvent être exercées des actions sur l'intériorité des Je humains qui soient en accord avec le principe de la liberté. Pour cette raison-ci, le Christ devait parcourir la voie qui, au travers du Père, conduisait à l'intériorité des Je humains. Cette voie fut extérieurement celle de la *mort* ; intérieurement, cependant, se fut une union totale au Père ».¹⁶

On a la correspondance cosmique de ce drame humain vécu par le Christ Jésus dans ce moment de Sa vie qui, plus que tout autre, se soustrait à nos regards, en s'entourant d'une atmosphère indescriptible de silence : le Samedi Saint. La « descente aux enfers », qu'Il accomplit ce jour-là est le passage au travers des

¹⁴ L'exercice fondamental pour prédisposer et harmoniser avec la vie d'ensemble de l'âme cette conversion des forces de la volonté, est contenu dans la première partie de la « Pierre de fondation » dont on parle plus loin au 3^{ème} paragraphe de la présente introduction et correspond à la troisième prière du Notre Père, « Que Ta volonté sois faite ». La transformation en question ne concerne que l'aspect plus intérieur de la vie de la volonté, en ne compromettant en aucune manière ses fonctions normales.

¹⁵ Plus loin dans le présent volume, deuxième considération, p.74.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, 12^{ème} considération, p.295.

sphères dans lesquelles est en vigueur l'opposition radicale aux intentions originelles de la Création. Pour délivrer la nature déchue, Il doit en traverser l'aspect le plus ténébreux que constitue, par rapport au Cosmos voulu par le Père, une sorte « d'anti-cosmos ». Ce passage n'aurait jamais été nécessaire s'Il n'avait pas assumé sur Lui tout le mal dont est grevée la nature humaine. La conséquence de cela est exprimée par Tomberg avec les mots suivants : « Le Ressuscité fut une entité qui réunissait en elle l'expérience du Ciel, de la vie et de la douleur terrestres, et des sphères souterraines ».¹⁷ Le souvenir de l'expérience vécue par Lui dans les sphères souterraines se dissimule proprement dans le secret de sa volonté.

En avoir l'intuition et en aimer le contenu, signifie partager, dans les limites humainement permises, quelque chose de cette expérience, en participant aux grâces supra-naturelles qui lui sont connexes et en coopérant de telle façon à la rédemption du mal profond de la nature. Que ceci soit possible, c'est ce que démontrent les *Considérations* de Valentin Tomberg. Pour autant qu'il reconnaisse traiter de thèmes exprimables à grand peine en concepts et paroles humaines, les investigations contenues en elles concernant le mystère du Samedi Saint et son rapport avec la vie spirituelle de l'être humain, et constituent une contribution absolument originale qui ne trouve aucun équivalent chez aucun autre auteur de l'école anthroposophique, ni même chez Steiner.

Il doit en outre être tenu compte que le domaine de profondeur, dans lequel se meuvent de telles recherches, et la comparaison avec les aspects obscurs de l'existence qu'elles comportent, font de leurs résultats quelque chose non seulement d'une assimilation ardue, mais qui requiert aussi d'être sagement équilibré dans l'économie de la vie de l'âme, afin d'éviter des aboutissements unilatéraux contraires à ceux souhaités.

3. Un témoignage en temps d'épreuves

Les *Considérations anthroposophiques sur le Nouveau Testament*, initiées en 1935 et poursuivies dans l'espace de trois ans, sont la continuation d'une série analogue sur l'Ancien Testament, elle aussi en douze chapitres, que Tomberg avait entreprise en 1933 avec l'intention de promouvoir aussi, à l'intérieur de la Société anthroposophique, les recherches dans le domaine biblique, cultivées de préférence par les membres du mouvement affiné, mais de caractère spécifiquement religieux, de la Communauté des Chrétiens.¹⁸ Autant les *Considérations* sur l'Ancien Testament, que pour celles sur le Nouveau, il ne s'agissait pas à l'origine d'un livre édité, mais de livraisons dactylographiées et polycopiées que l'auteur envoyait directement à ceux qui en avaient souscrit l'abonnement, en série de trois, de six ou de douze études. La langue en était l'allemand, comme pour toutes les productions de Tomberg. Comme elles le laissent déjà entendre par leur titre, les *Considérations anthroposophiques sur le Nouveau Testament* ne constituent pas un développement organique et exhaustif des livres néo-testamentaires — à l'exception de l'*Apocalypse*, à laquelle Tomberg dédiera, comme nous le verrons, un écrit à part sur de nombreux aspects de la vie et des enseignements du Christ, tout comme les événements des *Actes des Apôtres* et les *lettres de Paul* ne sont pas prises en considération, sinon sporadiquement et par de brèves allusions — mais plutôt une façon de cultiver la vie de l'âme au moyen de l'étude des Évangiles. Le lecteur expert reconnaîtra dans la méthode d'exposition de l'auteur, sa référence constante aux orientations de la « Pierre de Fondation » (*Grundstein*), une médiation transmise par Rudolf Steiner durant la période de Noël 1923/24 aux membres de la « Société anthroposophique universelle » en cours de constitution, afin qu'elle fût posée à la base de tout leur travail spirituel. La « Pierre de Fondation », centrée sur le fait le plus grand depuis la présence du Christ dans le Je de l'être humain, vise à en rendre opératrices les conséquences sur le plan de l'âme. En partant des expériences élémentaires du vouloir, du sentir et du penser — dans cet ordre y apparaissent les trois facultés — elle indique un cheminement pour les libérer de l'inclination égoïste par laquelle elles sont affectées chez le sujet humain, et les restituer au flux des forces spirituelles qui en sont à l'origine, et dans lesquelles elles vivent comme un dévouement essentiel aux intentions divines présidant au devenir du monde. D'où l'appel aux Hiérarchises

¹⁷ À l'endroit cité précédemment, 11^{ème} considération, p.280.

¹⁸ Tomberg était membre de la Société anthroposophique depuis le premier janvier 1925. Par contre, il ne fut pas membre de la Communauté des Chrétiens, mais seulement sympathisant.

spirituelles, pour en rétablir l'harmonie avec l'âme, sur le fond de la Trinité divine. Concernant la « Pierre de fondation », Valentin Tomberg, dans un écrit de 1936 qui lui est consacré, reconnaît « l'avoir considérée comme le fondement de tout travail anthroposophique » et d'en avoir, par conséquent, fait « le fondement de tout son *propre* travail en parole et en écrit », en s'orientant sur elle « pour quelque travail qu'il dût réaliser ».¹⁹

Fondées donc sur un cheminement de l'âme tournée sur les sources et alimentées par un courant vivant de révélation, les *Considérations* de Tomberg offrent des visions et des idées remarquables sur les réalités dont les Évangiles constituent l'annonce. D'une très haute valeur et originalité sont, par exemple, les parties consacrées aux tentations au désert, aux Béatitudes, au Notre Père, au réveil de Lazare, à la nuit de Gethsémani et à la Passion, où sont éclairés des liens spirituels d'une grande actualité, sur lesquels tout lecteur devrait s'arrêter avec attention. On peut dire pareillement des observations singulières répandues dans le texte, par exemple celles sur le « sel de la Terre » et la « lumière du monde », lesquelles en développant les implications d'une simple image, entrouvrent le sens et la portée de tout le travail spirituel du chrétien.

La considération sur la Pentecôte occupe une place en soi, à la fin de laquelle l'auteur ressent le « besoin de joie » en faisant savoir « qu'un cercle d'amis ont collaboré » à sa genèse.²⁰ À l'occasion de la Pentecôte 1938, en effet, avait été annoncé à Tallinn (Estonie), où vivait l'auteur, un congrès auquel participèrent diverses personnalités, parmi lesquelles Elizabeth Vreede (1879-1943), mathématicienne et astronome hollandaise, [qui avait été, *ndf*] déjà une proche collaboratrice de Rudolf Steiner. La note spéciale de fraîcheur et de luminosité fleurissante qu'on perçoit dans cette considération, l'ultime de la série, est à attribuer, non seulement au thème, capable en tant que tel d'éveiller des forces naissantes de l'âme mais aussi à la situation dans laquelle elle a jailli. Elle présente un exemple de quel effet peut produire l'instauration d'un climat de fraternelle confiance entre des personnes consacrées à un bien spirituel commun : les ressources des personnes singulières, s'intégrant réciproquement, en sont accrues et celui qui en est prédisposé peut, dans cette atmosphère, mettre en lumière des vérités qui autrement resteraient dissimulées.

Le style des *Considérations* se ressent du fait que l'auteur écrivait dans une langue qui n'était pas celle de sa naissance et pour laquelle il ne disposait, comme le confirmait l'auteur lui-même, que « de la moitié des dictionnaires indispensables ».²¹ Le vaste mouvement, que l'on rencontre, par exemple, dans la *Vie du Christ* de Fornari, et qui permet de donner du souffle à la beauté de tout contenu, ou l'attente remplie d'examen attentif du cœur humain qui accompagne l'exposition de Fulton Sheen, sont donc sacrifiés à une sévère architecture du penser, dont la vérité respandit avec des traits limpides et essentiels. Lorsque cependant la rigueur logique s'appesantit dans une mise en place excessivement systématique, se produisent des formes conceptuelles qui ne sont pas toujours adéquates à la nature impondérable des contenus, un défaut, qui n'échappa pas celui-ci, aux lecteurs bénévoles mais exigeants, comme Elizabeth Vreede²², et auquel peut seulement obvier l'effort de reconduire ces formes aux vivantes expériences de l'âme.

La modestie avec laquelle l'auteur passa par l'existence terrestre, en laissant sur son chemin des traces rares et légères, seulement perceptibles pour qui eût de l'intérêt pour lui, fait en sorte qu'il y a peu de données sur les circonstances précises de sa vie dans lesquelles ont jailli les *Considérations*. Une documentation publiée récemment²³, nous permet toutefois d'en reconstruire la genèse par fragments.

¹⁹ V. Tomberg, *La méditation de la Pierre de fondation de Rudolf Steiner*, Schönach 1993, Préface, p.9. Les allocutions de Rudolf Steiner, durant lesquelles fut communiquée cette méditation, sont contenues dans un livret ayant pour titre *La pose de la Pierre de Fondation de la Société Anthroposophique Universelle*, Milan 2001 (édition bilingue italo-allemande).

²⁰ Douzième considération. Dans le présent volume à la page 303.

²¹ Lettre de Tomberg à Elizabeth Vreede du 21 juillet 1934, dans L. Heckman, *Valentin Tomberg – Leben, Werk, Wirkung*, vol. I, *Leben* Tome I, Schaffhausen 2001, Novalis Verlag, pp.194-195. De cette riche documentation ont été tirés de nombreux détails biographiques rapportés plus loin.

²² E. Vreede notait déjà dans les *Considérations sur l'Ancien Testament*, « Formes et concepts trop rigides ». Voir Lettre à Tomberg du 13 juin 1934, à l'endroit cité précédemment, p.193.

²³ Voir la note 21.

Quand, en juin 1935, Valentin Tomberg débuta la série de ses *Considérations* sur le Nouveau Testament, il vivait depuis 15 ans dans la capitale estonienne Tallinn, où il avait émigré, avec ses parents, de la patrie Russe pour échapper à la terreur bolchevique, dont la mère²⁴ tombera victime, et où, à partir de 1923, il fut employé comme secrétaire et correspondant auprès du Ministère des Postes. À cette époque il avait à sa charge son épouse Maria Leitnecker-Demsky de Monfort, qu'il avait épousée en 1933, et son fils Alexandre, né un an après.

Pour comprendre à présent le destin survenu aux œuvres écrites par lui en ces années-là, il faut ouvrir une brève parenthèse sur l'histoire de la Société anthroposophique, aux membres de laquelle elles avaient été principalement destinées. Après la mort de Rudolf Steiner en 1925, se constatèrent rapidement parmi ses élèves des divergences sur la manière d'en cultiver l'héritage spirituel, et d'administrer la Société fondée par lui, un an [et trois mois exactement, *ndt*] avant sa mort. Ces divergences se polarisèrent peu à peu en deux courants, dont l'un attribuait une valeur particulière à l'existence d'un centre représentatif — le *Goetheanum* de Dornach — dans lequel convergeaient les activités de la Société toute entière, l'autre s'en remettait davantage à l'initiative spontanée de groupes périphériques singuliers. Lorsque ce second courant, à la suite d'un envenimement des oppositions avec le premier, adopta à Stuttgart, en 1934, une forme juridique par la dénomination de *Vereinigten Freien Anthroposophischen Gruppen* [Union des libres groupes anthroposophiques] comprenant des groupes allemands, hollandais et anglais, leurs responsables — par le truchement d'un arrêté spécial voté à Dornach — furent expulsés de la Société « officielle », en avril de l'année suivante. Simultanément, furent expulsées de la direction de cette dernière deux personnalités qui avaient appuyé cette initiative-là : Ita Wegman (1876-1943) et Elizabeth Vreede, déjà mentionnée.²⁵ On ne peut donc pas parler d'une uniformité de vues dans le monde anthroposophique d'alors, et cela tant en considération de l'autonomie du jugement des individus singuliers, qu'en considération de l'existence de deux courants suffisamment définis, dont l'origine est à attribuer, non seulement aux facteurs d'opinion au sujet de la gestion institutionnelle, mais à des points de force intérieurs sur le plan spirituel. Dans la recension des œuvres anthroposophiques de Valentin Tomberg, cela eut une importance qui n'est pas négligeable.

Si la publication de la série de l'Ancien Testament, initiée en 1933, avait été accueillie à Dornach par une froide censure, exprimée dans un article sur le bulletin de la Société anthroposophique²⁶, on ne put pas en dire autant pour de nombreux anthroposophes indépendants de la ligne officielle, lesquels manifestèrent au contraire leur intérêt, parfois aussi fervent, pour ces travaux. À la vue des personnes sincèrement intéressées — on peut rappeler ici, parmi tant d'autres, les historiens allemands Karle Heyer et Sigismund von Gleich, le scientifique anglais George Adams-Kauffmann, outre madame Vreede — Valentin Tomberg

²⁴ Valentin Tomberg était né à Saint-Petersbourg, le 26 février 1900. Durant la fuite de Russie, en décembre 1918, sa mère fut fusillée par les soldats de l'armée rouge. Un profil biographique de l'auteur est prévu en appendice à l'édition italienne des *Considérations anthroposophiques sur l'Ancien Testament*, dont la publication est à venir à la présente maison d'édition avec le titre : *Aurore de la Révélation. Les mystères de l'antique Israël dans l'histoire spirituelle de l'humanité.*

²⁵ Voir B. von Plato : *Au sujet du développement de la Société anthroposophique. Un aperçu historique.* Stuttgart 1986, Chapitre VII, pp.75-88. [Bien entendu, non traduit en français, *ndt*]

²⁶ L'article en question intitulé : *Eine unbewahre Behauptung [Une affirmation fautive]* et signé de Roman Boos, parut dans la *Nachrichtenblatt*, le supplément [reçu uniquement des seuls membres à jour de leur cotisation à l'époque, *ndt*] à la revue *Das Goetheanum*, 11^{ème} année, n°1, 7 janvier 1934. On y reprochait à Tomberg l'affirmation contenue dans la première des *Anthroposophischen Betrachtungen über das alte Testament*, selon laquelle « [...] La Société anthroposophique peut seulement se maintenir vivante grâce à un afflux continu de connaissance spirituelle. Elle serait destinée à se tarir — nonobstant la riche littérature qu'elle possède —, si elle ne recevait pendant beaucoup de temps un apport direct de connaissance des mondes spirituels (*direkten Zustrom aus der geistigen Welt*) ». Selon l'article de Boos, une telle affirmation remettrait en question la vitalité spirituelle, virtuellement contenue dans les œuvres de Rudolf Steiner, dont l'approfondissement requerrait déjà un « apport de connaissance spirituelle » [On voit ici une nette confusion entre l'activité de « résurrection spirituelle requise » pour tout un chacun, « étudiant » seul, pour redonner vie à l'enseignement de Steiner, à partir de sa littérature d'avec la recherche anthroposophique proprement dite, qui elle demande d'aller sans cesse puiser actuellement et directement aux sources possibles du monde spirituel et ceci à plusieurs !, et là, comme dirait l'autre, c'est d'une « autre paire de manches qu'il s'agit ! » *ndt*] Vu le siège autoritaire d'où surgit cet article et la position de son auteur (directeur de l'Association pour les sciences sociales au *Goetheanum*), il eut une influence certaine en décourageant la diffusion des *Considérations* de Tomberg [Tellement qu'il faudra même attendre les années 2000 en France, pour voir enfin surgir une traduction française de ces *Considérations*, réalisée, Dieu merci !, par Véronique Borde. *ndt*]

qui, après les faits de 1935, avait suspendu toute activité dans les domaines conventionnés avec les dispositions de Dornach pour adhérer au « Groupes libres », se décida, nonobstant quelque hésitation, à donner cours à la série sur le Nouveau Testament, dont certains lui en avait fait une requête explicite.

Cela advint, comme déjà signalé, en juin 1935. la catastrophe sociétaire, survenue deux mois avant, à laquelle l'épouse d Tomberg, Marie, avait réagi avec une série de troubles cardiaques, restés inexpliqués par les médecins, avait seulement été le point focal d'une crise qui à cette période l'atteignait lui sur tous les fronts de la vie : la condition, en soi déjà précaire, de l'exil, les difficultés financières pour faire face aux besoins de la famille, l'effort physique exténuant pour faire coexister l'engagement professionnel avec une intense activité d'écrivain et de conférencier, les problèmes fréquents de santé de l'épouse, les répercussions sur la plan des rapports humains, des conflits susdits au sein de la Société anthroposophique, et du halo de suspicion créé autour de lui par certains membres, et encore l'incertitude apportée par la situation politique de l'Estonie, dont l'existence comme état indépendant était remise en doute par les développements qui s'annonçaient sur le scénario international, tout cela contribua à faire de cette phase de sa vie un moment tragique, caractérisé par une lutte contre des puissances destructrices qui semblaient l'assaillir de tous les côtés.

Si une fermeté intérieure inébranlable fut en mesure de se maintenir en lui à la longue, sans donner lieu à des tensions insupportables, mais en se résolvant au contraire par un abandon toujours plus confiant dans le courant de grâce qui le soutenait, une bonne partie du mérite revint à l'épouse Marie, laquelle non seulement fut toujours à son côté dans tous les épreuves qu'il eut à affronter, mais l'accompagna en plus dans la rédaction des ses travaux, pour lesquels elle fut conseillère et inspiratrice.

Ainsi naquirent les *Considérations*, quasiment une île de quiétude lumineuse au milieu d'un océan tempétueux qui voulût ruiner toute chose, mais qui ne put rien contre elles.

Nous savons de quelques témoignages que les livraisons sur la Passion, furent envoyées aux lecteurs à Pâques 1938, comme une aide pour vivre avec intensité le climat de cette fête. Encore avant, alors qu'une livraison — correspondant à la cinquième considération — avait tardé à sortir, on avait craint de ne pouvoir poursuivre le travail du côté de l'auteur. Celui-ci avait alors envoyé, autour de Noël 1936, une lettre circulaire aux lecteurs, dans laquelle était dit : « La parution des *Considérations*, a malheureusement dû subir un retard considérable. Les circonstances furent pendant quelque temps si hostiles que ce retard ne put être évité. L'auteur prie cependant les lecteurs de croire qu'il n'a pas pensé, même un instant, abandonner son travail ». ²⁷ En 1937, sortirent cinq livraisons et en 1938, les trois dernières, dont cependant la onzième et douzième ne furent pas envoyées de Tallinn.

Dans l'été de cette année, en effet, les Tomberg, désireux entre autre d'assurer au petit Alexandre une scolarité auprès d'une école orientée selon la pédagogie Waldorf, absente en Estonie, avaient déménagé à Rotterdam où lui avait obtenu un travail de secrétaire auprès de l'ambassade estonienne. En Hollande, il put profiter pendant quelque temps d'une tranquillité relative qui lui permit de continuer, dans un contexte plus vaste, sa propre activité de conférencier et d'achever les *Considérations* sur le Nouveau Testament et donner lieu à une série sur l'Apocalypse, annoncée depuis longtemps et déjà ébauchée en un cycle de conférences qu'il avait tenu durant l'hiver de 1932-33.

Les activités qu'il promut dans cette période, dans la Société anthroposophique de Hollande, qui sous la guidance de Friedrich Zeylmans van Emmichoven (1893-196) avait conflué dans les « groupes libres », connurent un énorme développement dans un temps bref. Toutefois l'éclatement de la guerre (1^{er} septembre 1939), et un colloque ayant eu lieu ces jours-là avec Zeylmans, dont il résulta une absence d'entente entre les deux, eurent comme conséquence le retrait de Tomberg de la vie sociale anthroposophique. ²⁸

En concomitance à cela, il interrompit, à la troisième, la série des considérations sur l'Apocalypse, dont le titre *Considérations de science spirituelle sur l'Apocalypse de Jean*, des considérations donc « de science

²⁷ Apostille à la 4^{ème} considération, omise dans la présente édition italienne.

²⁸ L. Heckmann, *op ? cit.*, pp.359-361.

spirituelle » et non plus « anthroposophiques », c'était là quasiment un présage de cette distanciation advenue quelque temps après.²⁹

Pendant quelques années encore, notre auteur tint à Rotterdam dans un cercle très restreint, un cours sur le Notre Père avec lequel, en recueillant toutes ses acquisitions spirituelles dans une instruction dévolue à accorder méditation et prière, il voulait présenter un contrepoids d'opérativité silencieuse à la tragédie immanente qui se consumait sur le monde. Ce cours dura jusqu'au début de 1943. Dans cette même année, à un bref intervalle l'une de l'autre, Ita Wegman (4 mars) et Elizabeth Vreede (31 août), quittèrent le monde terrestre. Cette dernière, après la mort de son amie, avait affirmé : « Désormais le centre de gravité de notre mouvement réside dans le monde spirituel »,³⁰ en se référant à elle et au même Rudolf Steiner. À ce moment là, Tomberg ressentit qu'un chapitre s'était conclu. À partir de ce moment, il cherchera ailleurs le terrain sur lequel cheminer dans la contemplation et la prière, vers lesquelles sa vie allait progressivement s'orienter.³¹ Il aboutira auprès de l'Église catholique qui, avec la continuité de son courant sacramentel et liturgique, lui offrira la substance d'une mémoire impérissable, avec laquelle il pourra entrer en pleine communion.

Ce serait une erreur de penser que Valentin Tomberg eût abandonné l'activité dans le monde anthroposophique à cause du maigre accueil réservé à ses œuvres. Au contraire, dans les dernières années qui précédaient la guerre, l'intérêt pour ses œuvres fut tout autre que tiède et occasionnel. Traduites en anglais et en tchèque, elles étaient demandées et lues en Allemagne, Hollande, Angleterre, Estonie, Bohême. On pourrait indiquer de nombreux auteurs qui y puisèrent profitablement. Si elles furent, par Dornach, jugées, avec suffisance, comme « mystiques », différente était la situation dans les « groupes libres », ou était en vigueur une plus grande absence de préjugés et un courage sans réserve pour ce qui est nouveau.

Ce furent des circonstances extérieures, régies de toute manière par un ordre providentiel supérieur, qui prédisposèrent cette césure. Que l'on pense, par exemple, au fait que Friedrich Zeylmans dut, suite à l'avance allemande en Hollande (14 mai 1940), dissoudre spontanément la Société anthroposophique et en brûler la liste des membres pour les protéger de situations déplaisantes, lesquelles s'étaient déjà produites en Allemagne. Un développement ultérieur d'activités culturelles fut donc rendu impossible pendant quelques années. Le même Tomberg, à la suite de l'annexion de l'Estonie par l'Union soviétique (6 août 1940, [celle-ci agissant dans le cadre du pacte secret germano-soviétique,*ndt*]) se trouva dans le même temps privé de travail et de nationalité — il avait gardé, en effet, celle estonienne parce que membre de l'ambassade. En de telles circonstances brisantes, il éprouva plus radicalement que jamais la précarité de l'existence, en percevant, d'un œil rendu vigilant par l'épreuve, les prodromes d'un « déluge du mal », concernant l'humanité entière.³²

Ce fut pur lui, le plein courage d'embrasser le nouveau et non pas une acceptation craintive de l'ancien à le pousser ainsi à ce moment-là vers la spiritualité catholique, un pas auquel concoururent aussi d'autres circonstances singulières de la destinée. Il adhéra à la plus ancienne des confessions chrétiennes, non pas pour se réfugier de manière nostalgique dans le passé, mais comme un voyageur de l'âme en quête d'une réponse à l'interrogation que lui posait cette sorte de « descente aux enfers » de l'humanité, dont la guerre n'était peut-être qu'un commencement. Il ne comprit jamais ce pas, cependant, comme une norme

²⁹ Une édition italienne de cet travail incomplet sur l'Apocalypse est prévue dans le domaine de la présente collection sur les Œuvres de Valentin Tomberg.

³⁰ Cfr. *Elizabeth Vreede. Un tableau de vie*, aux bons soins de M.P. van Deventer & E. Knottenbelt, Arlesheim 1976, p.11. [Si l'on rapproche une telle affirmation avec les propositions publiquement avancées au congrès de la SAG à Dornach en 1935, par Polder Hoditz, il est évident que Valentin Tomberg eût pu être celui qui, naturellement, eût succédé à Steiner de par les preuves éclatantes de ses compétences. Or pour cela, il fallait attendre — de la part du *Vorstand* dornachois de l'époque — une humilité extraordinaire et impensable. *ndt*]

³¹ « Ma vie est désormais prière et contemplation, et non pas une recherche (*Forschung*) », il écrira dans une lettre du 9 mars 1970 au jeune ami le Pr. Martin Kriele. Cfr la postface, aux bons soins de celui-ci, à l'édition allemande dans le volume des *Anthroposophische Betrachtung, n über das Neue Testament*, Schönach 1991, p.313.

³² Dans le dernier cours sur le Notre Père, du 2 février 1943 (Cfr. L Heckmannop.cit. pp. 374-376.

valable pour quiconque. Il voulut plutôt offrir une contribution propre et irremplaçable au patrimoine d'expérience de l'humanité.

« Chaque matin d'un nouveau jour, chaque réveil, est œuvre d'espoir qui imprègne les hommes et les êtres de la nature ».³³ Ces mots extraits de l'ultime fragment que nous a laissé Tomberg nous font comprendre qu'en réalité il ne se démit jamais de cheminer sur les voies de l'espoir, d'aller à la rencontre de la fidélité à un matin toujours nouveau. D'où il puisa les forces pour affronter sereinement les épreuves et il en décrivit nombre d'entre elles sous une forme impersonnelle dans ces *Considérations* sur le Nouveau Testament.³⁴ La substance âcre d'un destin, assumée volontairement en soi, était ainsi peu à peu transformée par lui en une grâce régénératrice de l'existence en devançant ainsi un genre d'expériences, vis-à-vis duquel le fin théologien Romano Gardini s'exprima ainsi :

Si nous comprenons exactement les textes eschatologiques de l'Écriture sacrée, la confiance et le courage formeront le caractère propre à la fin des temps. L'ambiance de la culture chrétienne, l'appui de la tradition perdent vigueur. Ceci sera un des éléments de ce scandale, dont il est dit : « ... si c'était possible, même les élus y succomberont ». (**Mat. 24, 24**).

La solitude dans la foi sera abominable. L'amour disparaîtra de la conduite générale (**Mat. 24, 12**). Il ne sera pas compris et en deviendra d'autant plus précieux, en passant d'un solitaire à un autre solitaire : force du cœur qui descend immédiatement de l'amour de Dieu, comme il s'est révélé en Christ. Peut-être sera-ce une expérience toute neuve dans cette charité : celle de son originalité souveraine, de son indépendance du monde, du mystère de son suprême pourquoi. Peut-être la charité acquerra une profondeur d'intimité qui n'a jamais existé auparavant. Quelque chose de ce qui s'exprime dans ces paroles qui sont la clef pour comprendre le message de Jésus sur la providence : que les choses se transforment pour l'être humain qui a comme sa première pensée la volonté et le règne de Dieu (**Mat 6, 33**).³⁵

Les *Considérations* de Tomberg sont un témoignage de cette transformation. C'est à nous de les reparcourir sur la vague de la même espérance dont elles ont pris naissance.

Février 2002

Giancarlo Roggero — dans **Valentin Tomberg : Il figlio dell'uomo – Il Nuovo Testamento nella dimensione dell'anima –**
Estralla de Oriente, Trente 2002, pp.7-34.
(Traduction Daniel Kmiecik)

³³ V. Tomberg : *Lazare sort ! cit.*, p.234. Ce fragment, écrit peu avant sa mort — advenue le 24 février 1973 — s'interrompt quelques lignes plus loin.

³⁴ Cfr, par exemple, la considération 3, p.93 : « Suivra un temps où les tempêtes... » ; et la considération 9, p.236 : « Calomnies et angoisses, hostilités et préoccupations... ».

³⁵ R. Guardini : *La fin de l'époque moderne* (1^{ère} édition allemande 1950), Brescia 1979, chapitre 3, paragraphe 5, pp.107-108.